

Claude Léger

« Indifférence à la psychanalyse ? (Un détour par la Chine) »

Compte rendu de la conférence de François Jullien* du 11 janvier 2001

François Jullien s'est proposé de développer dans cette conférence ce qu'il peut déduire de sa connaissance de la pensée chinoise comme position de la Chine à l'égard de la psychanalyse. « Indifférence », c'est à dire ni critique, ni même rejet, mais plus radicalement ce qui ne touche pas, ne concerne pas, ne parle pas. Il n'est pas sûr que ce soit au titre de ce que la Chine serait « si différente » de notre culture, mais bien plutôt « indifférente à nos attentes, nos partis-pris théoriques, à ce que nous conjecturons comme étant la philosophie ». Cette indifférence est du même ordre que celle qui concerne Dieu, notion progressivement reléguée par les Chinois il y a environ trois mille ans.

F. Jullien propose donc de préciser les points d'écart radicaux qui fondent cette indifférence avant d'évoquer certains éléments de la pensée chinoise qui pourraient concerner la psychanalyse. En cela, il s'oppose à Foucault, qui en se servant de la notion de « tradition de pensée » en déduisait que l'Occident et la Chine ne se rencontrent ni historiquement ni linguistiquement. A l'inverse, F. Jullien considère grâce à l'expérience du détour, que ces deux pensées peuvent « commencer à se regarder et à se dévisager ».

Sur le plan historique, il y a bien eu un intérêt pour la psychanalyse dans les années 20-25. Lu Xun a même écrit une nouvelle en s'inspirant d'un auteur japonais qu'il avait

* François Jullien est professeur à l'Université de Paris VII et directeur de l'Institut Marcel Granet. Il a été président du Collège International de philosophie.

Parmi ses ouvrages les plus connus, citons : *Eloge de la fadeur* (1991), *Le détour et l'accès* (1995), *Fonder la morale* (1995), *Traité de l'efficacité* (1997).

Il vient de faire paraître un remarquable recueil d'entretiens avec Th. Marchaisse : *Penser d'un dehors (la Chine)*, aux éditions du Seuil.

traduit et qui s'était donné pour tâche d'introduire la pensée freudienne au Japon. Mais sa tentative d'écrire « sous l'influence de Freud », pour fabriquer un mythe fondateur, échoue d'elle-même : la Chine comporte en effet cette particularité d'avoir défait sa mythologie, de n'avoir aucune épopée fondatrice. Ce qui n'a pas « pris » chez Lu Xun, n'a pas pris non plus dans la Chine éclatée des Concessions, avant même l'instauration du communisme. C'est donc qu'il y a quelque chose, dans la tradition chinoise, qui a fait barrage à l'intérêt pour la psychanalyse. F. Jullien voit à cela deux raisons principales.

La première raison tient à ce que la Chine, dans sa tradition trimillénaire n'a pas développé ce que nous entendons par *logos*, c'est à dire un discours de détermination. Le logos de notre tradition philosophique vise à la clarté de la pensée, il est donc à la fois déterminateur et libérateur. Tandis que la tradition chinoise recommande que le discours ne cherche pas à serrer au plus près, mais au contraire à garder du recul : discours lâche et flottant. Ceci est déjà inscrit dans la langue chinoise elle-même, où, du moins en chinois classique un même mot peut assumer toutes les fonctions : nominale, verbale et adjectivale. Il n'y a pas de morphologie de la phrase, pas de conjugaisons, pas de déclinaisons. C'est la raison pour laquelle cette langue est celle des lettrés : on ne peut la lire que par effet de contexte, donc par expérience et familiarité progressive. On comprend dès lors la valeur accordée à la poésie dans la tradition chinoise, ce qu'on nomme le lyrisme. L'art poétique imprègne toute expression de la pensée, ce qui aboutit à ce qu'on nomme dans le confucianisme le propos subtil ou propos indiciel. Le maître ne donne pas de leçon, il n'est pas maître de la vérité : propos en suspens, visant à suggérer, à indiquer.

« Il y a dans la pensée chinoise de l'Antiquité, une intuition de ce que peut être le pouvoir de la parole », dit F. Jullien. Il y a des sophistes, qui veulent exercer le pouvoir par la parole. Et pourtant, quelque chose a barré l'accès de la Chine à la philosophie. C'est que la parole oscille (cf. Zhuangzi) et ne cherche pas à dire, à déterminer ; elle est respiration, elle accompagne ce va-et-vient. Elle vise « les mots au-delà des mots ». Quand c'est dit, c'est dit ; et si c'est dit, c'est mort.

La parole n'est vivante que si elle laisse « à dire », en attente. D'où l'importance de l'allusif. Il ne s'agit pas pour autant de l'ineffable car il n'y a aucun mysticisme dans ces suspens qui ne sont pas silence. Le contraire de la parole n'est pas le silence, mais le « laisser passer ».

La seconde forme d'indifférence tient à l'indéfinition du sujet. Il n'existe pas de notion d'âme ni de psyché dans la tradition chinoise, et donc pas de dualisme avec le corps. Il existe par contre le souffle, l'énergie qui peut soit se décanter et s'alléger jusqu'à devenir esprit, soit s'opacifier, se coaguler pour former le corps. Il ne s'agit cependant pas d'un système moniste, mais de la production d'une réalité à partir d'un vide initial, quasi cosmique. Comme il n'y a pas la notion d'âme dans la tradition chinoise, la question de l'immortalité (du paradis et du jugement dernier) ne se pose pas : on reste dans le régime de l'immanence.

Une façon d'approcher le statut d'âme qui pourrait asseoir une instance « sujet » serait d'interroger la notion chinoise de « cœur-esprit ». Mais contrairement à sa connotation morale dans notre culture (« rôle d'instance délibérative et réflexive »), les chinois s'intéressent moins à la conscience en tant que telle qu'au fait de « prendre conscience ». C'est ainsi que se définissent les itinéraires de sagesse : la voie, le *Tâo*. Il s'agit de réaliser, au sens anglais de « to realize ». La pensée chinoise exclut le doute comme démarche de vérité. Le chemin de la sagesse conduit à réaliser ceci : « La grande réalité de l'homme, ce n'est pas de marcher dans les airs ou sur la mer, c'est de marcher sur la terre ». Or, la philosophie européenne, de Saint Augustin à la phénoménologie en passant par Descartes et Kant, est une longue marche...vers le sujet. A l'inverse, les chinois refusent tout principe de détermination pour pouvoir évoluer « au gré », se laisser porter par le courant. C'est pourquoi, contrairement à nos philosophes (Foucault et Deleuze), le sage chinois pense comme tout le monde. C'est sans doute une raison majeure de l'indifférence à la psychanalyse en Chine. Mais si la pensée chinoise est « infra-philosophique », si la sagesse chinoise s'intéresse à ce que la philosophie a laissé de côté, F. Jullien considère qu'au-delà des écarts radicaux entre la Chine et la psychanalyse (absence du discours et du sujet), il se peut qu'il y ait accointances.

La première concerne tout ce que la Chine a élaboré en rapport avec la pensée du processus : la voie, le *Tâo*. Alors que cette notion n'apparaît que tardivement dans la philosophie européenne (Hegel), elle est au fondement de la pensée chinoise. Le processus repose sur la relation, l'interaction. Au départ, il y a toujours du deux : le yin et le yang, le ciel et la terre, etc. Ainsi « chose » se dit : est-ouest (dongxi).

Le processus concerne aussi le cours des choses que la conduite des hommes. Le mal provient de ce qui fait entrave, obstruction au courant, au passage. Cela concerne aussi bien la santé que les vertus ou le désir : tout ce qui ressemble à une fixation est du côté du mal, lequel n'est pas considéré d'un point de vue moral.

A l'inverse, le bien est ce qui permet la régulation du souffle. Ce peut être la calligraphie comme les arts martiaux. L'harmonie, l'équilibre qui sont si présents dans les arts et la pensée en Chine, sont le produit d'une recherche de régulation, mais à la différence de la pensée occidentale, le processus n'a pas de finalité (pas de téléologie) : le seul but est de permettre à la voie sa viabilité. C'est pourquoi la Chine a été si longtemps fermée à l'idée de progrès, sauf à en emprunter tardivement la forme processuelle, radicale, le bolchevisme.

La seconde notion que F. Jullien aborde pour enrichir notre réflexion par le détour par la Chine, est celle de disponibilité. Elle fait aussi partie du langage infra-philosophique, car elle n'est ni morale, ni psychologique. La seule référence européenne qu'on trouve à ce sujet est dans le Gide des *Nourritures Terrestres*.

F. Jullien se réfère, alors à un de ses propres ouvrages : *Un sage est sans idées* pour démontrer qu'en l'absence d'impératif, de commandement (particulièrement chez Confucius) le sage est un produit de la régulation. Il ne s'arrête sur aucune position précise, est sans moi, sans idée arrêtée, c'est ce qui fait sa disponibilité. Ainsi Confucius : « Pour moi, je n'ai rien que je puisse ou que je ne puisse pas ». Le sage est donc « selon le moment », il est d'un opportunisme à bon escient. La pensée chinoise se fonde sur la situation et non pas sur le sujet comme instance de l'initiative fondatrice de la réalité.

La difficulté à saisir cette notion tient à ce qu'il ne s'agit ni d'une faculté ni d'une norme, mais bien plus d'une question d'hygiène. « L'homme de peu respire avec la gorge, le sage respire avec les talons » (précepte taoïste).

La disponibilité est aussi une façon de se laisser traverser, « être branché sur le renouvellement de la vitalité ». Ceci renvoie au souffle, à la respiration, à l'acupuncture et à un corps qui n'est ni celui de Condillac ni celui de Merleau-Ponty.

La conférence de F. Jullien a suscité de nombreuses questions de la part d'un auditoire d'autant plus attentif à son argumentaire que majoritairement peu au fait du champ épistémique dont le conférencier est le connaisseur le plus averti.

Le débat a permis de recentrer les points de divergence mis en lumière par F. Jullien, sur les coordonnées freudiennes. Ainsi, les impasses de la vie sexuelle telles qu'elles ont été rassemblées par Lacan sous la formule « il n'y a pas de rapport sexuel », ne sont pas prises en compte dans la tradition chinoise à laquelle échappe toute logique qui pourrait inclure la sexualité, puisque la logique chinoise du ciel et de la terre, du yin et du yang, est une logique d'interaction et de complémentarité. De même, la question du symptôme est référée par F. Jullien au rapport du patent (you) et du latent (ming). Les chinois sont attentifs au va-et-vient de l'un à l'autre dont-ils tirent le propos subtil (Confucius) et au nom de l'harmonie de leur système de pensée, font tout pour dissoudre les conflits, même intra-psychiques. D'où l'une des raisons pour lesquelles la démocratie, fondée sur l'opposition des discours, échappe à la Chine.

Par ailleurs, l'indéfinition du sujet dans la langue, qui lie celui-ci aux situations et aux circonstances, et donc barre toute possibilité de développer une philosophie du sujet, est par contre, au fondement de la stratégie en Chine.

Les hommes agissent à partir d'une situation donnée : de même, il n'y a pas de conjugaison du verbe par rapport au sujet de la phrase.

A la question de l'indétermination du sujet fait écho celle qui porte sur le vide et le manque. Dans la pensée chinoise pré-bouddhique, le vide est fonctionnel, complémentaire du plein, il n'est pas corrélé à l'autre ; il est donc très différent du manque. Toute la pensée chinoise se résume à une combinatoire qui n'a pas de dehors et donc pas d'interprétation (cf. le Yiting). Faute de manque ou de trou, il n'y a pas d'énigme, pas de risque de la pensée, pas de philosophie, pas de lacune organisatrice.

En ce sens, pas de voie d'accès pour la psychanalyse.

François Jullien est professeur à l'Université de Paris VII et directeur de l'Institut Marcel Granet.

Il a été président du Collège International de Philosophie.

Parmi ses ouvrages les plus connus, citons : *Eloge de la fadour* (1991), *Le détour et l'accès* (1995), *Fonder la morale* (1995), *Traité de l'efficacité* (1997).

Il vient de faire paraître un remarquable recueil d'entretiens avec Th. Marchaisse : *Penser d'un dehors (la Chine)* aux éditions du Seuil.